



HAL
open science

“ La question de la richesse dans la Historia de la Orden de San Jeronimo de fray José de Sigüenza ”

Pauline Renoux-Caron

► To cite this version:

Pauline Renoux-Caron. “ La question de la richesse dans la Historia de la Orden de San Jeronimo de fray José de Sigüenza ”. Hélène Tropé; avec le concours de Philippe Rabaté et Pierre Civil. *OR, TRÉSOR, DETTE. LES VALEURS DANS L'ESPAGNE DES XVI ET XVII SIÈCLES*, Orbis Tertius, p. 311-336, 2017, 978-2-36783-093-3. hal-04642326

HAL Id: hal-04642326

<https://univ-sorbonne-nouvelle.hal.science/hal-04642326v1>

Submitted on 1 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA QUESTION DE LA RICHESSE DE L'ORDRE DES
HIÉRONYMITES DANS *LA HISTORIA DE LA ORDEN
DE SAN JERÓNIMO* DE FRAY JOSÉ DE SIGÜENZA

Pauline Renoux-Caron
Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3
LECEMO/CRES (EA 3979)

On peut lire dans le *Libro de refranes* publié en 1549 par le parémiologue aragonais Pedro Vallés, ce *refrán* qui en dit long sur la réputation de certains ordres religieux en Espagne : « Mesa de Franciscos, coro de Bernardos, hábito de Agustinos, bolsa de Jerónimos y púlpito de Dominicos »¹. L'image de la bourse attachée aux Hiéronymites renvoie ici à la réputation d'un ordre qui avait joui dès sa fondation des largesses de la noblesse et des monarchies d'Aragon et de Castille. Il est vrai que ses principales qualités spirituelles et sa vocation originale – détachement du monde et prédilection pour le chant choral – avaient tôt fait de conquérir les élites, permettant ainsi sa rapide expansion dans toute la Péninsule, à la faveur des donations et des multiples fondations royales. Outre sa spiritualité très tournée vers l'intériorité, l'ordre de Saint-Jérôme (O.S.H.) offrait par ailleurs l'avantage de son enracinement strictement péninsulaire, du moins pour sa branche masculine : sans implantation ailleurs qu'en Espagne ou au Portugal il donnait ainsi à ses généreux donateurs, et tout particulièrement aux monarques, l'assurance qu'ils n'auraient à compter avec aucune influence étrangère. De fait, l'ordre de Saint-Jérôme a, dès le début de son histoire, partie liée avec les dynasties Trastamare et Habsbourg, les différents monastères servant régulièrement d'hôtellerie aux souverains lors de leurs déplacements mais aussi de banque de dépôt et de prêt. Ces liens très matériels se trouvent renforcés par le service spirituel continu assuré par l'ordre qui fournit des confesseurs à la famille royale et se charge d'intercéder pour ses défunts². Cette tradition culmine à l'Escorial où le panthéon royal, placé au cœur de la Basilique, dans sa partie inférieure, bénéficie en continu des offices liturgiques de la communauté hiéronymite. Le mécénat exercé par les souverains de la dynastie Trastamare s'était en effet mué, sous le règne

¹ *Libro de refranes copilado por el orden del ABC*, Saragosse, 1549.

² Francisco Javier Campos y Fernández de Sevilla, « Los reyes de España y la orden de San Jerónimo en los siglos XV-XVI », en *Carlos V en Yuste. Muerte y gloria eterna*. Catálogo de la Exposición (Real Monasterio de San Jerónimo de Yuste, 19 de junio-21 de septiembre de 2008), Madrid, Patrimonio Nacional, 2008, p. 113-143.

des Rois Catholiques, en un véritable patronage et se confirma sous les règnes suivants³.

En conséquence, ce même ordre dont la pauvreté, la simplicité et la rusticité constituaient initialement les principales vertus, s'était rapidement trouvé parmi les plus opulents de la Péninsule. Les noms des monastères de Santa María del Parral, à Ségovie, San Miguel de los Reyes, à Valence, San Jerónimo de Yuste et Santa María de Guadalupe, en Extrémadure, Santa María de la Mejorada (Olmedo – Valladolid) ou encore San Jerónimo el Real à Madrid sont à eux seuls évocateurs de ce passé prestigieux. Et si à cela l'on rajoute le mécénat artistique exercé par les souverains mais aussi l'aristocratie, on comprendra aisément l'impression de richesse qui se dégage de l'ensemble de ces possessions⁴. Mais l'extension du patrimoine immobilier des Hiéronymites n'était pas la seule marque extérieure de richesse. La proximité de l'ordre avec les souverains lui fournit l'occasion d'obtenir d'autres faveurs sous forme de *juros* (titres de rente) et de rentes viagères, sans parler des nombreuses exemptions fiscales concernant notamment le *servicio y montazgo* sur les troupeaux transhumants, les Hiéronymites figurant parmi les plus importants propriétaires de bétail de Castille⁵.

Tant d'opulence, de beauté et de faveurs reçues des plus grands ne pouvaient qu'être spontanément mises en contradiction avec l'idéal de pauvreté attaché à toute vocation monastique. Les critiques ne tardèrent pas à fondre sur la jeune fondation, au point de devenir un lieu commun également repris par la recherche scientifique⁶. Pour autant, que sait-on des richesses effectives de l'O.S.H. et des facteurs permettant de les expliquer ? Les études scientifiques portant sur

3. Sophie Coussemacker, *L'ordre de Saint Jérôme en Espagne 1373-1516*, ft. Doctorat, Dir. A. Vauchez, Univ. Paris X, 1994, I, p. 237.

4. Isabel Mateos Gómez, Amelia López-Yarto Elizalde, José María Prados García, *El arte en la Orden Jerónima*, Madrid, Iberdrola, 1999.

5. Marie-Claude Gerbet, « La Orden de San Jerónimo y la ganadería en el reino de Castilla desde su fundación a principios del siglo XVI », BRAH, vol. CLXXIX (2), 1982, p. 219-314 ; S. Coussemacker, *L'ordre de Saint Jérôme...*, I, p. 234.

6. Comme le rappelle F. Javier Campos y Fernández de Sevilla en citant Américo Castro, C. Sánchez Albornoz ou M. Bataillon : F. Javier Campos y Fernández de Sevilla, « Los reyes de España y la orden de San Jerónimo en los siglos XV-XVI », art. cit., p. 12, n. 58.

les biens fonciers, meubles et immeubles des Hiéronymites et leur administration ne sont pas légion, malgré l'abondance des sources se référant à la question. Il manque à cette heure des études offrant un point complet sur la vie économique des monastères de l'ordre de Saint-Jérôme, trop souvent réduites jusqu'à présent à la seule question du mécénat artistique⁷. On peut toutefois compter aujourd'hui sur le travail de Gregorio Sánchez Meco concernant l'économie du monastère de l'Escorial⁸ et celui, récemment publié en 2014, de Soledad Gómez Navarro au titre heureusement suggestif⁹. Cet ouvrage, qui ouvre de réelles perspectives méthodologiques, propose l'édition critique d'un cartulaire du couvent hiéronymite cordouan de Valparaíso, autrement appelé *Libro de protocolo* où se trouve consignée toute la vie économique du monastère depuis sa fondation au XV^e siècle jusqu'à 1831 : titres de propriété, rentes foncières (*censos redimidos o perpetuos*), testaments dans lesquels le monastère est cité comme héritier de certains biens, privilèges royaux, chapellenies (*capellanías*), comptes et actes de vente, sans oublier les nombreux procès impliquant le monastère.

Laissant aux spécialistes de l'histoire économique le soin de dresser l'inventaire des biens de l'O.S.H. et l'histoire de leur administration, nous entreprendrons ici de regarder ce qu'en dit son principal historien, le hiéronymite fray José de Sigüenza. Alors qu'il entreprend, autour de 1595, de rédiger la chronique générale des Hiéronymites¹⁰,

Eds. Mamez, A. López-Yarto Elizalde, J. M. Prados García, *El arte ...*

8. Gregorio Sánchez Meco, *El Escorial y la Orden Jerónima. Análisis económico-social de una Comunidad religiosa*, Madrid, 1985.

9. Soledad Gómez Navarro, *Mirando al Cielo sin dejar el suelo : los jerónimos cordobeses de Valparaíso en el Antiguo Régimen*, Madrid, Visión Libros, 2014. Dans une perspective similaire, mais élargie, on pourra consulter Enrique Martínez Ruiz (dir) : *El peso de la Iglesia. Cuatro siglos de Órdenes Religiosas en España*, Madrid, Actas Editorial, 2004, chap. VII : La economía de las órdenes religiosas en la Edad moderna.

10. Il avait été décidé lors du chapitre de 1459 que chaque maison devait envoyer à Lupiana sa propre chronique, ainsi que les vies de ses membres les plus notables (les « *santos varones* »). Or tous les couvents hiéronymites ne répondirent pas à l'appel du général de l'ordre : si certaines chroniques individuelles furent sans aucun doute perdues, beaucoup ne virent jamais le jour du fait de la négligence de certains prieurs. Voir S. Coussemacker, *L'ordre de Saint Jérôme...*, t. III, p. 1-5. L'entreprise s'inscrit dans la continuité des chroniques précédentes – celles de Pedro de la Vega, publiée en 1539, puis de fray Juan de la Cruz – lesquelles prétendaient

fray José de Sigüenza se montre conscient du regard porté sur son ordre dont il énumère les biens au fur et à mesure de leur acquisition. Parce qu'il fait œuvre d'historien¹¹, le hiéronymite ne peut donc éluder la question des richesses de son ordre ni la réputation qui en découle. La chronique de José de Sigüenza présente ainsi un intérêt particulier, non seulement comme source documentaire permettant de mieux connaître la vie matérielle de l'ordre de saint Jérôme, mais aussi parce qu'elle fournit un argumentaire très construit sur la question des supposées richesses de l'ordre.

Publiée en deux parties, en 1600 et 1605, la *Historia de la Orden de San Jerónimo* fait suite à la *Vida de San Jerónimo* (1595)¹², épaisse

réunir en une vaste chronique générale toutes les chroniques particulières émises par les différents couvents hiéronymites à la demande du chapitre général de 1459. L'œuvre de Sigüenza ne tarda pas à dépasser en ampleur les deux précédentes, du fait des qualités de plume de son auteur mais aussi de la rigueur employée à faire œuvre d'historien. Sur l'œuvre historiographique de l'ordre de Saint-Jérôme : F.-J. Campos y Fernández de Sevilla, « Historiografía de la Orden de San Jerónimo », *La Ciudad de Dios*, 229, 3 (2016), p. 727-758.

11. Selon la promesse faite par l'auteur en ouverture de son livre : « Prometo también ser, en cuanto pudiere, religioso en las leyes de la Historia (bien veo que me obligo mucho por ser muchos los pareceres que hay en ellas) », J. de Sigüenza, *Historia de la Orden de San Jerónimo*, estudio preliminar de F. Javier Campos y Fernández de Sevilla, 2 t., Salamanca, Junta de Castilla y León, Consejería de Educación y Cultura, 2000, I, p. 54. Rappelons ici que les qualités intellectuelles de l'auteur ne se sont pas seulement exprimées dans le domaine de l'histoire, mais aussi dans l'écriture hagiographique (*Vida de San Jerónimo*, Madrid, Tomás Junta, 1595) et surtout l'exégèse biblique (*Historia del Rey de los Reyes*, 1606). Figure éminente de son ordre qu'il a servi non seulement comme polygraphe mais aussi en tant que maître des novices, prédicateur et bibliothécaire, Sigüenza est indéfectiblement attaché au Monastère de l'Escorial ainsi qu'à la personne du roi Philippe II dont il était très apprécié. Celui privilégié lui attira de vives jalousies qui lui valurent de comparaître pour hérésie devant le tribunal du Saint-Office de Tolède. Ce procès, dont il sortit acquitté en 1593 grâce à l'intervention directe du roi Prudent, était avant tout celui de l'hébraïsme et du biblisme, car il mettait en cause, derrière le hiéronymite, la figure même d'Arias Montano dont il était le fervent disciple. Voir Gregorio de Andrés, *Proceso inquisitorial del Padre Sigüenza*, Madrid, Fundación Universitaria Española, 1975 ; Marcel Bataillon, *Érasme et l'Espagne. Recherches sur l'histoire spirituelle du XVI^e siècle* [1937], Genève, Droz, 1998, p. 787-792. Pour un aperçu complet de la vie et de l'œuvre de José de Sigüenza : *La Ciudad de Dios, Homenaje al P. Fray José de Sigüenza en el IV Centenario de su muerte († 1606)*, CCXIX, n°1 (Enero-Abril 2006).

12. José de Sigüenza, *Vida de San Gerónimo, Doctor máximo de la Iglesia*, Madrid, Tomás Junta, 1595 (Réédition : Madrid, Imp. de la Esperanza, 1853). La *Vida de San Jerónimo* étant considérée comme la première partie de l'ensemble, les deux

hagiographie où José de Sigüenza rappelle qui fut le lointain patron des Hiéronymites ayant inspiré les premiers fondateurs, au XIV^e siècle en Espagne. La *Historia de la Orden de San Jerónimo* s'inscrit dans la continuité de ce premier texte, l'auteur s'y montrant également soucieux de renforcer l'identité spirituelle de son ordre. La chronique sert à rappeler, en interne, à l'intention de ses membres, et plus particulièrement des novices, quelle a été la vocation initiale de leur ordre et à leur faire connaître les décisions prises lors des assemblées générales. Mais cette intention première se double aussi d'une volonté d'assurer à l'extérieur le rayonnement de l'ordre en insistant sur son charisme et les faits marquants de son histoire.

De fait, cette double intentionnalité – *ad intra* et *ad extra*¹³ – oriente très clairement la ligne argumentative du hiéronymite lequel, sur la question des richesses, entend fournir des arguments à ses propres frères en religion mais aussi une forme de justification aux lecteurs extérieurs à l'ordre. Si l'impossibilité de restituer la totalité des événements et situations évoqués dans la volumineuse chronique du hiéronymite est apparue comme une évidence, il s'est avéré fructueux, en revanche, de les présenter de façon ordonnée, autour de trois grandes lignes argumentatives qui constitueront l'ossature de cette réflexion :

– La première est relative au charisme et à l'identité de l'ordre dont l'auteur souligne le rôle social et politique, à travers les œuvres de mécénat et de patronage dont il est l'objet, tout en le démarquant des ordres mendiants.

– La seconde vise à apporter un contrepois systématique aux excès liés à l'enrichissement. L'auteur montre que si l'ordre n'a pas fait vœu de s'abstraire complètement des richesses matérielles, l'accumulation de biens s'accompagne d'une absence de cupidité ou, le cas échéant, d'une volonté de s'amender.

parties de la chronique, publiées à Madrid en 1600 et 1605, portent respectivement le titre de *Segunda parte de la Historia de la Orden de San Jerónimo* et *Tercera parte...* L'édition de référence consultée est celle qu'a publiée la Junta de Castilla y León en 2000 (cf. *supra*).

13. Nous empruntons cette formule à Francisco Javier Campos y Fernández de Sevilla, « Los reyes de España y la orden de San Jerónimo en los siglos XV-XVI », p. 12.

Il vaudra enfin un dernier argument qui donne peut-être le fond de la pensée de l'auteur, pas tant soucieux de taire les richesses accumulées par son ordre ni même de les voir disparaître, que préoccupé par l'attachement qu'elles peuvent produire. La question est donc à rapporter plus spécifiquement au désir de réforme interne que manifeste Sigüenza pour une communauté à l'observance relâchée.

Une prospérité rapide et jalouée

À ses débuts, l'ordre de Saint-Jérôme n'avait pas vocation à vivre dans l'opulence qu'on allait si souvent lui reprocher par la suite. Fray José de Sigüenza consacre plusieurs chapitres à rappeler l'idéal érémitique qui avait marqué les premières années de sa fondation. On découvre ainsi dans les cent premières pages de sa chronique combien l'esprit de pauvreté se trouve attaché à la spiritualité hiéronymite. L'auteur y retrace l'histoire des pères fondateurs selon un principe simple d'identification à la vie de saint Jérôme. Mus par le désir d'imiter le Docteur de l'Église, les premiers Hiéronymites espagnols, tous deux d'origine nobiliaire, Pedro Fernández Pecha et Fernán Yáñez de Figueroa¹⁴, quittent le monde et la Cour pour les solitudes castillanes. De la vie de saint Jérôme, philologue polyglotte et père de la Vulgate mort en 419 à Bethléem¹⁵, ils semblent avoir privilégié l'expérience ascétique menée pendant trois ans dans le brûlant désert de Chalcis, puis à Bethléem dans le cadre d'une vie monastique simple et frugale.

Après avoir rempli de hautes fonctions à la Cour d'Alfonse XI, de Pierre I^{er} le Cruel et d'Henri II, fray Pedro Fernández Pecha sera le premier moine hiéronymite à faire profession dans l'ordre récemment fondé et également son premier prieur. Sa rencontre avec les premiers ermites de Nuestra Señora de Villaescusa, dans la Province de Madrid, sera décisive dans l'histoire de la fondation de l'ordre. Le second, Fernán Yáñez de Figueroa, originaire de Cáceres, connaissait Pedro Fernández Pecha depuis l'enfance. Il avait été, comme lui, élevé à la Cour d'Alphonse XI aux côtés de l'Infant Pedro. Au moment de la première formation des ermites, il était chanoine de la cathédrale de Tolède. Pour des raisons obscures, il décida de quitter le monde pour une vie de pénitence dans le petit ermitage du Castañar, à quelques lieues de Tolède. Enfin, le frère cadet de fray Fernández Pecha, Alonso Fernández Pecha, alors évêque de Jaén, confidant et confesseur de sainte Brigitte de Suède, renonça également à sa charge pour embrasser la vie érémitique aux côtés de fray Pedro.

15. Pour une approche approfondie de la vie et de l'œuvre du *Doctor maximus* : Ferdinand Cavallera, *Saint Jérôme, sa vie et son œuvre*, Louvain-Paris, Spicilegium sacrum Lovaniense/Honoré Champion, 1922 ; Philippe Henne, *Saint Jérôme*, Paris, Cerf, 2009.

L'ordre espagnol se serait ainsi formé autour d'une image, celle du pénitent au désert si souvent célébrée par l'iconographie, plus que par le désir de prolonger le travail scripturaire du Docteur de l'Église. Mais cette lacune dans la spiritualité hiéronymite, souvent pointée du doigt par ses détracteurs ou par la critique contemporaine¹⁶, n'invalide pas, selon Sigüenza, l'identification des premiers Hiéronymites à l'exemple laissé par saint Jérôme. L'esprit du temps n'était pas à l'érudition et la petite communauté des débuts n'en avait pas les moyens¹⁷. Mais il pouvait, en revanche, imiter les vertus ascétiques de Jérôme et épouser la trajectoire qu'il avait suivie, des solitudes du désert à la vie cénobitique. Pauvreté, simplicité et sens de l'hospitalité allaient façonner l'identité du nouvel ordre comme ce fut le cas autrefois à Bethléem. Mais le choix d'une vie pauvre et solitaire ne laissait pas d'éveiller les plus malveillants soupçons. Accusés de béguinage à leurs débuts, les premiers ermites comprirent vite qu'il leur fallait une règle et un mode de vie cénobitique pour mettre fin à cette réputation sulfureuse¹⁸.

Reconnu en 1373 par le pape Grégoire XI, le jeune ordre ne tarda pas à séduire les élites nobiliaires et les souverains Trastamare, par sa radicalité et sa spiritualité fondée sur la piété individuelle. Aussi les Hiéronymites qui se définissaient par leur idéal de simplicité et de retrait du monde se retrouvèrent-ils très vite en contact constant avec

16. Ce point de vue a été maintes fois brandi par les détracteurs de l'ordre, en particulier au moment de la fondation de l'Escorial et de la constitution de la bibliothèque royale pour laquelle les jésuites, notamment le Père Mariana, jugeaient insuffisantes les compétences des Hiéronymites. Voir Pauline Renoux-Caron, « Ambitions jésuites autour de la fondation royale de San Lorenzo de El Escorial », in Pauline Renoux-Caron, Cécile Vincent-Cassy, *Les jésuites et la Monarchie Catholique (1565-1615)*, Paris, Éd. Le Manuscrit, 2012, p. 49-78.

17. « Cuando estos ermitaños hubieran tratado mucho tiempo de letras latinas, griegas, hebreas, caldeas y de profundos misterios de Escritura, sus varias translaciones, sus comentarios y glosas, de antiguos padres, del asiento de los oficios de la Iglesia y otras cosas de tanta gravedad como tratamos en su vida, pudiéramos decir que el mismo estudio los llamaba y que los inclinaba el trato conocido. Mas en aquella era miserable estaba la triste España tan fuera de este lenguaje que hacían harto los más estirados en ponerse donde asegurar las vidas », (I, p. 77).

18. « [Hombres maliciosos y viciosos] publicaron (al principio con rumores maliciosos) que eran gente peligrosa, que tenían no sé qué manera de trato y de lenguaje y aun orden de vida que sabía a los begardos y begunos, que era como decir en estos tiempos luteranos », (I, p. 75).

lui. L'histoire des différentes fondations retracée par José de Sigüenza montre bien ce que son ordre doit à l'investissement nobiliaire et royal et le lien existant entre sa rapide expansion et le patronage. Il faut dire qu'en proposant, de « chanter jour et nuit les louanges de Dieu, de célébrer les offices divins », comme le rappelle fray José de Sigüenza, la nouvelle fondation avaient apporté à ses débuts un heureux contraste avec le règne agité de Pierre le Cruel et le contexte violent de la reconquête¹⁹. Novatrice, elle l'était du fait de la place donnée à la liturgie et à la dévotion personnelle mais aussi parce qu'elle se différençait des ordres mendiants, alors en plein essor. Les Hiéronymites cherchèrent en effet à s'en démarquer rapidement par le refus de la mendicité, la clôture et la stabilité, mais aussi par le développement du travail manuel et le temps consacré à la liturgie des heures—jusqu'à huit heures journalières. Mais cette différence se manifesta bien vite aussi dans le domaine patrimonial :

Como en aquella sazón no había sino frailes mendicantes (los otros monacales, como venía de atrás el asiento de sus casas, no se acordaban de ellos) dominicos y franciscanos, y éstos no tenían posesiones, heredades, granjerías y vieron esta religión que no pedía, sino que beneficiaba la hacienda que le daban los bienhechores, hizóseles cosa nueva: como crecía, miraban más en ella; como la favorecían los reyes, hacíanla odiosa; como hacían tantas limosnas, creían que era de pura abundancia y sobra, sin advertir los grandes frutos que de esto se seguían en la república y en los particulares, de que hicimos evidencia en la otra parte de esta Historia. (II, p. 75)

La rapide croissance de l'ordre, les faveurs et privilèges dont il bénéficie, la visibilité de ce succès éveillèrent en conséquence la jalousie des autres ordres. Parmi les ordres jeunes, le contraste était trop vif entre la rapide prospérité hiéronymite et la sobriété affichée des mendiants apparus au siècle précédent. Quant aux ordres anciens,

19 No quite [...] pretende principalmente esta religión parecer a S. Jerónimo es emplearse de noche y de día en las continuas alabanzas de Dios, cantar los salmos que cantaba y declaraba, celebrar con singular devoción los oficios divinos con que se aficiona la cristiandad a frecuentar las iglesias y asistir a las cosas sagradas, de que había mucha necesidad en España. Es la gente (como saben) de su natural belicosa y ocupada en continuas guerras con los moros que viven juntos con ellos; estaba en esta parte como bárbara, desaficionada a esta blandura y regalo divino, tan importante para las almas » (I, p. 381).

bénédictins ou cisterciens, l'origine de leurs biens se perdait dans un passé lointain, les prémunissant de toute forme de comparaison avec les récentes fondations. La critique était facile, sachant que deux charismes et deux vocations bien différentes opposaient les Hiéronymites aux ordres mendiants. Sigüenza rappelle à différents endroits de sa chronique l'injustice qui est ainsi faite à sa communauté : si un ordre n'est pas mendiant, d'où peut-il tirer sa subsistance si ce n'est de ses biens et de leur administration ? C'est la réponse faite à Ferdinand le Catholique alors qu'il critique l'excès d'intérêt que portent les Hiéronymites aux choses temporelles :

Prometiéronle de decirlo al general y que su Alteza vería con cuanto cuidado se remediaba en todo lo que fuese posible, aunque teniendo haciendas era dificultoso el no mirar por ellas: o se habían de dejar perder, o nosotros acabar, tomar otra manera de vivir y hacernos mendicantes, que no podía ser. Despidiéronse, dieron noticia al general de lo que el rey avisaba y, para poner el remedio que se pudiese, se juntó este capítulo. (II, p. 75)

Faut-il en effet se désintéresser des choses matérielles dont l'ordre tire sa subsistance ? José de Sigüenza reprend l'argument selon lequel la cupidité seule, alimentée par la jalousie, motive l'injustice qui est faite à son ordre. Ainsi, si ses frères veulent enclore un champ, une vigne ou un jardin, pour éviter que les voisins n'en profitent, on les accuse aussitôt d'être âpres au gain ; s'ils touchent les rentes qui leur reviennent, on les taxe d'avarice et de cupidité ; enfin si quelque moine fait un bref séjour dans la ferme attenante à son monastère, il est accusé de mollesse²⁰. Comme le résume Sigüenza, tous se figurent le nouvel ordre comme un eldorado : « *Hacíanseles las rentas de la orden de San Jerónimo montes de oro* »²¹.

Ⓐ *Q*uod non dejar de sentir mucho este encuentro por ser casi irremediable, naciendo el daño, la culpa o el defecto, llámenlo como quisieren, no de la codicia de la orden, como los contrarios dicen, sino de su imaginación o de su envidia. Si cercaban un prado, viña, huerta o tierra de labor porque se la pacían, comían y hurtaban los vecinos, teniendo por cierto que en siendo de monasterio era común, luego lo bautizaban por demasiada granjería; si cobraban las rentas y los censos, por crueldad y por codicia; si iban alguna vez a la granja entre año, los que en toda la vida salían a otra parte, los llamaban a boca llena regalados » (II, p. 75).

21. « *Hacíanseles las rentas de la orden de San Jerónimo montes de oro y que era un tesoro excesivo el que se encerraba en ella* » (I, p. 451).

Richesse n'est pas cupidité

Après avoir désigné les accusateurs de son ordre, Sigüenza développe une deuxième ligne argumentative consistant à démontrer patiemment l'accusation de cupidité – *codicia* – qui pèse sur la communauté hiéronymite. S'il concède qu'il y a eu des excès, il insiste surtout sur la volonté des Hiéronymites de s'amender au fil des décisions prises lors des chapitres généraux et privés. Aux remontrances citées plus haut d'un Ferdinand d'Aragon jugeant l'ordre trop occupé des choses temporelles, celui-ci répond par une réforme générale visant une meilleure clarté dans les comptes :

Díjoles luego el rey una nota universal que ponían todos en esta religión, de que eran muy granjeros y ponían mucha solitud en las cosas temporales, que trataban con demasía los aprovechamientos de la hacienda y tenían puestos religiosos en las granjas para las labores, que lo mirasen y remediasen, porque no se entremetiesen otros a remediarlo. Besáronle las manos por el aviso, y por el favor tan grande que en esto les hacía, que lo estimaban en más que si los hiciera una merced muy crecida, porque en esto se descubría el verdadero amor, no de señor, sino de padre, y la afición que tenía a sus capellanes y siervos. (II, p.75)

La remontrance fut reçue douloureusement mais porta ses fruits puisqu'il fut décidé de dépêcher deux moines hiéronymites pour visiter les différents monastères, s'assurer que l'observance y était bien gardée et surtout examiner les comptes et les biens afin d'envoyer un rapport au chapitre général²². Dès lors les différentes maisons furent sommées de tenir le compte rigoureux de leurs ressources.

On relève des cas de simonie dans les couvents ? Aussitôt est décrété lors des chapitres privés de 1514 et 1515 que les moines ne doivent sous aucun prétexte posséder quelque espèce sonnante et rébuchante²³. Moins de cinq ans plus tard, lors du chapitre général de 1519, est rappelée la nécessité de ne pas rétribuer les sermons, afin d'éviter des abus dénoncés ici avec vigueur par José de Sigüenza :

Mandaron también en este capítulo una cosa que siempre se había de estar mandada y castigar con rigurosas penas

22. II, p. 75.

23. II, p. 109.

a quien en esta religión la quebrantase [...] : que ningún religioso llevase dineros por los sermones, porque aunque sea licito llevarlos y san Pablo dice que merecen doblada honra (que es decir « premio », siguiendo la frase hebrea) los presbíteros y entre ellos principalmente los que trabajan en la predicación y doctrina, no entendía el apóstol de los que no tienen esta necesidad o convierten la predicación en granjería. Ponen tienda de la Santa Escritura: hacen trato y mercancía de ella, como de zapatos y calzas; embarcan y hacen cargazón de sermones para Indias como si fuese vino o aceite. Consideraban aquellos buenos legisladores que los religiosos de San Jerónimo tienen en su orden lo que han menester, y que darían más ejemplo desnudándose de esta nonada de intereses ; sería más acepta su doctrina y ellos harían aquello más seguros de la codicia, a quien más de dos adoran como ídolos. Si así pudiera quitarse la ocasión de la vanagloria (no canta ninguno tan mal que no piense lo hace bien), pudiérase acometer este apostólico oficio sin miedo, pues al que fuera desnudo de estos malos hábitos, sin duda vistiera Dios de muchos buenos y no hubiera, como se ve, tanta pobreza, desnudez, remedio. (II, p. 122-123)

Décríte avec ironie, la simonie des moines en fait des marchands et des négociants et porte un coup fatal au message évangélique qui ne peut fructifier que sur la base du désintéret et de la gratuité. Sigüenza charge ici le trait en évoquant le négoce des prédicateurs qui traitent des Saintes Écritures comme des objets les plus profanes que l'on peut exporter vers les Indes, mais c'est pour mieux insister sur le désintéret auquel oblige la nouvelle mesure. Celle-ci ne peut conduire, selon l'auteur qu'à un surcroît de liberté et de détachement chez les prédicateurs, et probablement à une plus grande vérité de leurs productions. Le Nouveau Monde, cité précédemment, offre l'occasion d'un autre exemple de ce souci d'auto-amendement. Évoquant le fait que le monastère lisboète de Belém reçoit 1/20^e des marchandises venues d'Inde, l'auteur reconnaît que l'apport est substantiel mais précise aussitôt que les moines refusent de s'occuper de la *contratación de la India* pour préserver leur vie de prière²⁴. Des

²⁴ También intento el mismo rey [don Manuel], según dicen, porque estuviese más a la mano y a su vista se hiciese el registro, y se descargase la contratación de la India en los portales de la misma casa de Belem, debajo de los arcos sobre que están las celdas. Parecióles a los religiosos, amadores de la quietud, que todo esto

membres du clergé espagnol s'indignent de ce que l'ordre s'est annexé un certain nombre de bénéfices et de prêtres ? Pour y remédier, le chapitre privé réuni en 1484 décide de ne plus en accepter ou de ne le faire qu'après avoir reçu l'autorisation de l'ordinaire du lieu²⁵. Dans un autre ordre d'idée, l'auteur rappelle qu'à de nombreuses reprises la communauté hiéronymite a su se défaire des maisons qui n'arrivaient pas à assurer leur propre subsistance, déjouant ainsi toute tentation d'accaparement et surtout toute accusation de cupidité²⁶.

La logique suivie par fray José est ici évidente : il cite les faits mais apporte à chacun d'eux son démenti, sa précision ou sa correction. En ce sens les décisions capitulaires, égrainées année après année dans

estorbaba mucho a la de sus vidas y rogaron al rey que les diese lo que él quisiese para sustento de setenta frailes, y les quitase de aquellos cuidados, y la contratación y todo el otro embarazo se pasase a Lisboa. Hizose así y quedaron pobres, porque no tiene ni con qué acabar la casa, ni aun con qué mantener cincuenta frailes, porque, aunque llegan de ordinario a este número, pasan necesidad y pobreza » (II, p. 83)

25. « Se escandalizaron a esta sazón muchos clérigos en España, porque se habían hecho algunas anexiones de beneficios y préstamos a nuestra orden, pareciéndoles mal empleadas y que no podrían venir más a sus manos. Para remediar esto y satisfacerlos, o asegurarlos, ordenaron en este capítulo que ningún prior, ni monasterio, procurase para siempre cosa de éstas, y si a algún convento se le ofreciese, o la necesidad le apretare a buscar este remedio, pida licencia primero, no solo al general, o al capítulo General, sino también al ordinario, y sin su consentimiento no se proceda a cosa alguna, porque se cumpla el consejo del apóstol, que no seamos graves a ninguno ni se vitupere nuestro ministerio » (I, p. 39).

26. Citant le cas de la maison de Santa María de Tolonio qui n'a plus les moyens d'assurer sa subsistance, José de Sigüenza souligne la grande pauvreté des moines mais aussi leur patience : « como la pobreza los apretaba por una parte y por otra la orden no les daba licencia para pedir públicamente, viéronse en suma miseria; no podían tampoco recibir novicios, porque no había con que sustentarlos. No llegaban al número que era menester para guardar la forma de las ceremonias y santas costumbres. Los pocos que estaban no eran nada granjeros, ni la tierra los ayudaba. Vistas tantas incomodidades o imposibilidades por el Capítulo General, determinóse de dejar la casa porque era ponerse en ocupación y solicitud de andar buscando con qué apoyarle tantas quiebras. Con todo eso, no se abalanzaron por la relación. Dieron poder a los visitadores generales para que lo mirasen y considerasen bien, y si estas razones eran tan fuertes como se presentaban, las deshiciesen, dejándolo todo a su prudencia. El año de 1417 llegaron allí, halláronlo aun peor que se decía, espantáronse de la paciencia de los santos religiosos, que habían aguantado tanto, hicieron las gracias por su buen ejemplo y repartieronlos por diversas casas de la orden, mandando que los recibiesen a la profesión y filiación, que esto se usó algunas veces al principio de esta orden, cuando había causas suficientes » (I, p. 213). La maison fut ainsi remise à l'évêque de Calahorra qui y plaça un chapelain.

la chronique du hiéronymite, prennent une place centrale dans la mesure où elles accompagnent les événements et corrigent les dérives et défauts attribués à l'ordre, concernant surtout la pauvreté²⁷. Ce procédé contribue à rectifier l'image de l'ordre en montrant combien il est étranger à toute forme de cupidité, se contentant de gérer les biens qui lui sont confiés : « Tan aneja y como natural ha sido siempre a la Orden de San Jerónimo la largueza y la poca codicia de lo temporal » (II, p. 82). De manière significative, lorsque, au début du XVI^e siècle, le roi du Portugal don Manuel veut doter la fondation de Belém d'une rente confortable, les moines se récrient, demandant à n'avoir que le strict nécessaire :

La dote y renta principal de la casa la dejó el rey don Manuel, y si la bondad de aquellos siervos de Dios no estuviera tan ajena de los intereses de la tierra fuera una de las más ricas que hubiera en toda España: tan ajena y como natural ha sido siempre a la Orden de S. Jerónimo la largueza y la poca codicia de lo temporal, adonde quiera que se halla. (II, p. 82)

Aussi les biens matériels ne font-ils que transiter par l'ordre de Saint-Jérôme, devenu simple dépositaire, puisqu'il en doit l'immense partie à la faveur royale²⁸. Ainsi en est-il de la chapelle de la maison mère, San Bartolomé de Lupiana, richement dotée par Don Lorenzo Suárez de Figueroa, comte de Corogne et époux de la française Isabelle de Bourbon, afin d'y être enterré. Les obsèques eurent lieu en 1480, et le monastère reçut en échange un moulin, des *juros* et un

⚔ IP détail des décisions prises lors des chapitres généraux et privés de l'ordre, on consultera avec profit l'inventaire dressé par Francisco Javier Campos des références contenues dans la chronique de José de Sigüenza : F. J. Campos y Fernández de Sevilla, « El P. Sigüenza y la Orden de San Jerónimo en el tránsito del siglo XV al XVI », *Cuadernos de investigación histórica*, 23 (2006), p. 19-64, p. 32-45. La longue liste des réformes internes que connut l'ordre entre le XV^e et le XVI^e siècle laisse apparaître, en contrepoint des erreurs et excès qu'elles révèlent, un souci constant de retour à l'observance.

28. « Nunca en esta religión podrá decir alguno con verdad haber sentido codicia ni un deseo demasiado de aumentarse y de crecer con número de conventos y de religiosos. Antes por el contrario, había una como natural sencillez, que se podría llamar descuido. Aquello solo que sin ninguna diligencia se ha entrado por las puertas tiene: si les dan la casa, tómanla, hacen gracias a Dios que multiplica las moradas donde se puedan recoger sus siervos y los que van huyendo del mundo. Si tienen renta para sustentarlas sin necesidad de mendigar (que no es de este instituto), sustentanlas y si no tienen, déjanlas ». (I, p. 212-213)

dais de brocart. Lorsque, en 1545, don Alfonso Suárez de Mendoza, troisième comte de Corogne, décide de transférer les restes du défunt dans une autre chapelle à Torija non loin de Guadalajara, le monastère se résout à donner la chapelle demeurée vacante à Philippe II. Et Sigüenza de conclure :

Después de haber corrido por tantas manos como enajenada y violentada, ahora se vio en su propio señor depositada, como cosa debida a la Casa Real donde había salido. Lo que Fray Pedro Fernández Pecha, sus padres, hermanos y sobrinos tenían, todo era de los reyes de Castilla. Ellos se lo dieron y ellos trajeron tan noble y santo linaje a España, fundando religión y casa en ella. Alto pensamiento fue que lo que era de César se diese a César y lo que de Dios a Dios. Los cuerpos a servicio de los reyes de la tierra y las almas del cielo al del Cielo. Los sepulcros y capillas donde se depositó lo terreno, todo sea de los reyes cuando se quisieren servir de ello, la religión y ejercicio de las virtudes no puede tener otro dueño sino el que se llama Rey de ellas. (I, p. 103)

«... » L'auteur considère que cette restitution n'est que justice puisque tout ce qui est à l'ordre lui vient de la Couronne et qu'à ce titre il peut se prévaloir de ne posséder véritablement que des biens spirituels. Mais cette soumission à la Monarchie dont dépend toute l'histoire ou presque des Hiéronymites, ne veut pas dire servilité comme le rappellent les deux fois où l'ordre risqua d'être transformé en ordre militaire pour que la couronne pût profiter de ses biens : à l'instigation de l'entourage de l'infant don Alfonso de Castille, frère d'Isabelle la Catholique, en 1468, puis sous l'influence d'un conseiller de Philippe le Beau, le trésorier général de Castille don Juan Manuel²⁹. Selon une légende relayée par le Père Sigüenza la plume utilisée alors pour signer et ratifier cette décision se cassa à

29. de los que más privaban con [el rey don Felipe I] (dican que se llamaba don Juan Manuel; ya no hay Manueles en España) le importuno que deshiciese la Orden de San Jerónimo, poniéndole delante mil razones: que era una gente ociosa, que ganaban la vida cantando, que con los muchos bienes y riqueza que en ella había podía hacer un rico maestrazgo, dar de comer a muchos caballeros con las encomiendas y otras razones tales » (II, p. 98). Sigüenza ironise sur le nom du trésorier général, manifestant ainsi une volonté évidente d'en restreindre la mémoire. F. J. Campos y Fernández de Sevilla, « El P. Sigüenza y la Orden de San Jerónimo... », p. 47-50.

deux reprises, faisant comprendre au monarque qu'il devait renoncer à son projet³⁰.

Ce détachement des Hiéronymites face aux dons reçus ne fait, au bout du compte, que rendre visible, à l'échelle communautaire, ce que doivent vivre les moines à titre individuel. Le devoir de pratiquer l'aumône et l'hospitalité auquel sont tenus les Hiéronymites par vocation³¹ explique aussi que Sigüenza considère leurs richesses comme transitoires et qu'elles y trouvent une forme de justification. La prodigalité de l'ordre est au moins à la mesure de ce qu'il a reçu, si ce n'est plus, selon une balance établie par l'auteur qui se dit en être le témoin oculaire :

Personas que saben de tanteos y de cuenta afirman que, si se hiciese toda la renta que esta religión tiene dos partes y pusiesen lo que gasta con sus religiosos en una balanza y lo que da a los pobres y gasta en hospitalidad en otra, se llevaría ésta con mucha corriente el peso. Testigo soy de vista (y hay ciento), de haber visto poner muchas veces seis y siete veces al día mesa para religiosos de otras órdenes y para otros huéspedes, y si se quitara el respeto de la caridad, no quedara razón para ponerla una. (I, p. 92)

De fait, cet idéal de générosité et d'accueil, auquel le hiéronymite fray Gonzalo de Illescas prête ses traits dans le célèbre tableau réalisé par Francisco de Zurbarán pour la sacristie du monastère de

~~San Helva~~ la carta y el decreto, pusieronla delante para que la firmase, fuera a firmar y no quiso Dios que la pluma diese tinta; probaron otra y luego se quebró en los dedos ; porfiaron dar otra tercera (extraña maravilla), rompióse de suerte que no se pudo escribir con ella. Volvió en sí el rey y reconoció el mal hecho; arrojó la pluma y dijo con desdén a los que le importunaban: – No me habléis más en esto, pues se ha visto con tan evidente testimonio que esto es contra la voluntad de Dios » (II, p. 98).

31. Fray José de Sigüenza raconte ainsi comment, face à l'afflux de visiteurs curieux de connaître les nouveaux ermites, fray Fernando Yañez rappela à ses frères que le devoir d'exercer l'hospitalité leur venait directement de saint Jérôme : « Nuestro glorioso patrón San Jerónimo, de quien hemos tenido atrevimiento de llamarnos hijos, nos desconocerá por tales si en esta gran fiducia de Dios no le parecemos. Puesto en Belén monje, pobre, lejos de su tierra y de los que podían favorecerle, en medio de los que le perseguían, tuvo tanto valor que edificó un gran monasterio. Condolido de la muchedumbre de siervos de Dios que venían a él, ni osaba ni podía despedirlos, con aquellas entrañas abrasadas en amor de Dios y caridad de los prójimos, a quien después de hospedarlos lavaba los pies con tanta humildad [...] » (I, p. 101).

Guadalupe³², est un aspect récurrent des nombreuses *vidas de santos varones* venue enrichir la chronique du hiéronymite³³. À défaut d'être des récits de saints canonisés³⁴ ces *vidas* développent et prolongent les trois vœux monastiques de chasteté, pauvreté et obéissance, en un faisceau d'allusions aux principales vertus et activités attendues chez un moine : humilité, silence, prière continue, lutte contre les tentations, études scripturaires, mais aussi esprit de pauvreté et aumône faite aux pauvres. Dans ces récits jouant de l'opposition topique entre les valeurs monastiques et celles du monde³⁵, le dénuement librement choisi se fait ainsi vêtement, le don enrichissement, la pauvreté trésor. En conséquence, la libéralité du moine, loin d'appauvrir sa communauté se transforme en quelque sorte en salaire, comme l'illustre l'exemple laissé par un moine du couvent de Nuestra Señora de la Estrella, fray Alfonso de Guadalupe :

Era liberalísimo en hacer limosnas largas y para esto era menester también el ánimo, porque se congoja y se encoge presto nuestra corta fe, especialmente en los prelados que piensan les ha de faltar para el sustento de la casa si se alargan en esto. Y engañanse porque no hay tan firme ni seguro blanco si no son tan miserables que piensen ha de faltar la palabra de Dios, que no se muda. Mejor lo consideraba Fray Alfonso y bien se le vio. Jamás le faltó por más que diese y más se le

32 Le tableau montre fray Gonzalo de Illescas, assis au premier plan à sa table de travail, tandis qu'en arrière-plan on le voit distribuer du pain aux pauvres. La deuxième scène qui vante l'exercice de la charité, instaure un bel équilibre entre les activités de l'esprit représentées au premier plan à travers le portrait solennel de l'homme de lettres entouré de livres, et celles du cœur. Francisco de Zurbarán, *Fray Gonzalo de Illescas*, Monastère de Guadalupe (sacristie), 1639.

33 Celles-ci sont surtout concentrées dans les livres II et IV de la *Segunda parte de la Historia de la Orden de San Jerónimo*.

34 L'ordre n'en a jamais comptés, en effet, peut-être parce qu'il était géographiquement trop éloigné de Rome.

35 Évoquant la conversion de fray Alvaro de Villavela, moine de Nuestra Señora de la Estrella et ancien page du duc de Nájera, l'auteur évoque sa rapide prise de conscience face aux contre-valeurs du monde : « Le tocó Dios en su alma, abrióle los ojos y dióle a conocer el desengaño de las vanidades del mundo, el desvanecimiento y miserable servidumbre de aquella vida de palacio, cómo se hacen no servir, sino adorar aquellos príncipes de la tierra, cuán miserable paga se espera de ellos, cuán otro es el fruto de aquellos dichosos que se entregan al servicio de Dios, pues desde luego comienzan a reinar. Acordó de dejarlo todo, pues todo era nada » (II, p. 549).

entraba por las puertas. Y así será siempre que no se cerraren a la limosna. (I, p. 550)³⁶

Ce salaire paradoxal n'est qu'un écho supplémentaire des nombreux paradoxes évangéliques dont la vie chrétienne doit se faire l'illustration. Aux riches devenus pauvres font ainsi pendant les pauvres qui thésaurisent pour le Royaume des cieux, à l'image de ce moine du couvent de Montamarta, fray Pedro de Salamanca, nouveau saint Matthieu ou nouveau Zachée, qui utilise ses talents d'ancien banquier pour gagner son ciel : « en este cambio y trueque de su vida se le echó de ver que sabía bien el arte de granjear, convirtiendo la codicia de atesorar en la tierra en los intereses del Cielo » (I, p. 525).

À travers ces récits un peu monotones des prouesses ascétiques de ces héros de la vie monastique, l'auteur de la chronique cherche à montrer que la prodigalité des moines, citée de façon récurrente, est constitutive de l'identité hiéronymite et contrebalance, par conséquent, les accusations qui lui sont faites.

Désirs de réforme

S'il vise à faire taire les critiques extérieures, ce discours sur la pauvreté et le détachement qui se tisse en contrepoint des richesses patrimoniales énumérées au fil de la chronique a d'abord pour vocation de s'adresser, *ad intra*, aux moines et novices de l'ordre, dans un but de réforme clairement affiché. Alors que, déjà dans la *Vida de San Jerónimo*, José de Sigüenza déplore à de nombreuses reprises la perte de l'observance primitive, la *Historia de la Orden de San Jerónimo* y fait aussi de vigoureuses allusions :

Estuvo algunos años esta santa compañía de eremitas (famosos por toda España) en la ermita de Nuestra Señora de Villaescusa. Perseveraban y crecían en sus ejercicios de vida perfecta con admiración de los hombres, mucho gozo de los santos y ángeles y gloria de Dios. Mortificaban sus cuerpos

³⁶ On trouve en d'autres occasions cette idée selon laquelle l'aumône ne suppose pas que générosité et désintérêt mais une forme d'abandon à la Providence pour éviter la crainte de manquer. Ainsi lit-on à propos de fray Fernando de Logroño du monastère de Montamarta : « Por no perder la libertad y el ánimo largo que tenía para con los pobres, no quería que le menudeasen ni diesen estrechas cuentas de las necesidades de la casa los oficiales, ni si había mengua o abundancia de dineros, decía que aquello estaba a cargo de Dios y socorrer a los pobres al suyo » (I, p. 522).

y sus miembros, que estaban (como dice el apóstol) sobre la tierra, porque viviesen sus almas sobre los cielos, teniendo su vida escondida con Jesucristo en la gloria (lenguaje desconocido del nuestro, que empezamos en espíritu y acabamos en carne), modo de vida ya por nuestros pecados tan desusado, cuanto en aquella edad de oro frecuente y ordinario para que lloremos con Jeremías la mudanza de aquel color tan bueno y tanpreciado, trocado en éste de plomo y de tierra. (I, p. 73)

L'âge d'or des premiers Hiéronymites a fait place à l'âge de plomb de ses contemporains, marqués par les soucis temporels et les nombreux procès attachés à la vie matérielle. José de Sigüenza ne cache pas que son ordre a été victime de son succès, gagné par le monde qu'il cherchait à fuir : *«encerrados en sus casas y escondidos en sus celdas estrechas estos santos atraían así al mundo»* (I, p. 102). De même que les pères égyptiens avaient fini par voir leurs déserts aussi peuplés que les villes, les premiers Hiéronymites n'ont pas tardé, eux-aussi, à connaître une grande affluence, non seulement de vocations mais aussi de visiteurs³⁷. La conséquence en a été une forme de consanguinité entre l'ordre des Hiéronymites et les affaires temporelles et la perte de la ferveur des débuts. C'est donc avant tout en tant que maître des novices ou en prieur soucieux de l'observance que Sigüenza aborde la question de la pauvreté, rappelant que le dénuement volontaire des fondateurs de l'ordre, ou de ses plus saintes figures, constitue un vif reproche pour ceux qui ne l'observent plus :

El voto santísimo de la pobreza fue en aquellos siglos dorados de los primeros monjes guardado con sumo rigor. Sobre esto se leen cosas espantables a los ojos de nuestra flaqueza, mas no a los de aquellos que tienen entendido el mal que hace la afición a las cosas de la tierra, y que no está el daño en ser grandes o pequeñas, que en habiendo codicia ninguna es tan pequeña, que quepa Dios junto con ella. (I, p. 94)

La vie spirituelle ne se trouve pas menacée, en définitive, par la quantité des biens possédés mais par l'intensité de l'attachement

37 «Un punto la fama de los nuevos Jerónimos por toda España de tal suerte que en pocos días dejaron el mundo muchos y se fueron a aquel desierto. Tomaron el hábito más de cincuenta, si hubiera donde acogerlos fueran sin cuenta. Vino a ser frecuentado el lugar, como si fuera población grande; vióse aquí lo que en otro tiempo en Egipto: las soledades llenas de gentes, los desiertos avecindados y acudir a ellos como jardines de regalo » (I, p. 93).

qu'ils peuvent susciter. Ce constat fait de tout moine, sans exception, le destinataire de cette exigence de pauvreté.

Faut-il en conclure, comme l'ont fait les principaux détracteurs de l'ordre – souvent ses rivaux, comme les Franciscains –, que le succès rapide de l'ordre de Saint-Jérôme, accompagné d'un patrimoine exponentiel, a eu raison du bel élan des débuts ? C'est ce que laissait entendre un certain Lope de Olmedo, hiéronymite en son état, lorsqu'il fonda en 1428 une branche réformée de l'ordre, jugeant ce dernier trop éloigné de la vie et des écrits de saint Jérôme³⁸. De fait, Lope de Olmedo élaborait une nouvelle règle monastique en compilant des extraits de l'œuvre du Docteur de l'Église. La branche réformée survécut à peine plus d'un siècle avant de réintégrer l'ordre hiéronymite mais elle allait laisser dans toutes les mémoires l'histoire du monastère de San Isidoro del Campo, à Santinponce (Séville), qui abrita au XVI^e siècle l'un des plus célèbres foyers de luthéranisme de la péninsule.³⁹ Au sujet de cette crise, Sigüenza cite *in extenso* les

« La base d'une nouvelle règle rédigée à partir des écrits de saint Jérôme, fray Lope de Olmedo, général de l'ordre entre 1418 et 1421, refuse la règle de saint Augustin et fonde une nouvelle branche observante. Celle-ci doit retrouver le mode de vie primitif du monastère de Bethléem : c'est donc une vie d'ascèse et de pénitence que prône Olmedo, en refusant de développer à l'excès l'étude des lettres pour éviter que le monde ne vienne troubler les moines dans leur solitude. La *Regula monachorum* de Lope de Olmedo servira de fondement au nouvel ordre des Isidorites ou *Congregación de la Observancia de San Jerónimo*, qui obtient en 1428 l'approbation du pape Martin V. La Congrégation de Lope de Olmedo s'étend en Italie mais ne fonde que sept monastères en Espagne. La maison mère, le monastère de San Isidro del Campo situé à Séville, donnera son nom aux moines obéissant à la nouvelle règle recomposée par Lope de Olmedo. Le déclin de la branche olmédiste est rapide : dès 1449 puis entre 1492 et 1495, les Isidorites manifestent le désir de s'unir à l'O.S.H. L'union ne sera effective qu'en 1567. S. Coussemacker, *L'ordre de Saint-Jérôme...*, t. II, p. 7-20 ; Lorenzo Alcina, « Fray Lope de Olmedo y su discutida obra monástica », *Yermo*, 2, 1964, p. 29-57 ; Ignacio de Madrid, « Los Jerónimos en San Isidoro del Campo », in *San Isidoro del Campo, 1301-2002. Actas del Simposio*, 2004, p. 107-131 ; F. J. Campos y Fernández de Sevilla, « El P. Sigüenza y la Orden de San Jerónimo... », p. 27-32.

39. Américo Castro voit dans la naissance de la branche isidorite l'expression d'une tendance spirituelle extrémiste et radicale encore très vivace au milieu du XV^e siècle qu'il rapproche de la *devotio moderna*. La parenté de l'observance isidorite avec ces courants de réforme expliquerait, selon A. Castro, l'évolution ultérieure des monastères fondés par Olmedo. Devenu un foyer d'érasmeisme et de luthéranisme au XVI^e siècle, le monastère de San Isidoro de Séville abrite de nombreux moines qui seront poursuivis par l'Inquisition et comparaitront lors du grand autodafé de

propos tenus devant le pape par le hiéronymite fray Juan de Serrano, alors que le Souverain Pontife était sollicité pour trancher cette affaire épineuse. Le contenu se résume à ceci : faut-il chercher une ressemblance stricte avec le fondateur ? Car même les Franciscains ne peuvent se prévaloir d'une ressemblance parfaite avec saint François !

Ni creo que hay ahora religión en toda la Iglesia, aunque hay tantas y tan santas que imite de todo punto a suprimir fundador, ni aun le llegue con gran distancia. ¿Será bien deshacerlas todas o hacerlas profesar, lo que ni pretendieron ni parece imitable? Puso Dios unos como mojones y blancos en los primeros padres de las religiones por donde fuésemos caminando y adonde enderezásemos comúnmente los pasos de nuestras vidas religiosas, no para que sean reglas infalibles y que sea pecado común no hacer lo mismo, sino para que se vea la fuerza de su Espíritu y para que cuanto nos fuere posible los imitemos. No dudo sino que habrá muchos en la Orden de San Benito que habrán hecho tan alta vida como su primer padre, mas no toda la religión guarda el rigor ni las leyes ásperas que él guardo en su vida. La desnudez, pobreza y humildad del glorioso S. Francisco muchos de sus hijos la han imitado, mas no llegan con gran distancia a aquello que las leyes comunes ni el cuerpo grande de su religión. [...] Y en esta religión de S. Jerónimo, por misericordia del Cielo aunque ha tan pocos años que comenzó, ha habido y hay muy grandes hijos de S. Jerónimo que, mirando lo que pueden alcanzar a juzgar los hombre pueden bien llamarse sus hijos en el encerramiento, en las lágrimas, cilicios, disciplinas, dormir en el suelo, velas, ayunos, contemplación, mortificación de la carne y guerra contra los propios apetitos del hombre. Y en fe de estos caminan otros y pasan con su nombre como han pasado todas las religiones del mundo. (I, p. 381)

L'ascèse des pères fondateurs n'a pas lieu d'être imitée servilement puisque ceux-ci, par leur radicalité, ont servi à ouvrir une voie dont

1559. Dix-huit moines, dont Cipriano de Valera, Antonio del Corro et Cassiodoro de la Reina parvinrent toutefois à gagner Genève. Voir Américo Castro, *Aspectos del vivir hispánico*, Madrid, Alianza, 1970, p. 7 ; J. Hauben, *Three Spanish Heretics and the Reformation : Antonio del Corro, Cassiodoro de Reina, Cypriano de Valera*, Genève, Librairie Droz, 1967 ; A. Gordon Kinder, « fte Pursuit of Spanish Heretics », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, XLII (2), 1980, p. 427-433 ; Michel Boeglin, *Réforme et dissidence religieuse en Castille au temps de Charles Quint. L'affaire Constantino de la Fuente (1505-1559)*, Paris, Honoré Champion, 2016, p. 274-278.

leurs coreligionnaires sont simplement appelés à s'inspirer, sans chercher à la reproduire à l'identique. Rechercher l'Esprit plus que la lettre... La ressemblance avec saint Jérôme doit se faire avant tout en esprit, ne pas constituer une occasion de critique et encore moins être la cause d'une dissidence. Sur cette question de la pauvreté on retrouve ici un trait de pensée tout à fait caractéristique de l'auteur : ardent défenseur de l'intériorité et ennemi de tout formalisme, il se méfie des démonstrations excessives⁴⁰. Car, somme toute, même l'idéal de pauvreté peut courir le risque de n'être plus qu'une question de pure forme. L'ordre sembla d'ailleurs verser dans pareil excès lorsqu'il fut décidé, autour de 1468, de limiter les marques extérieures de richesse concernant les livres de cœur magnifiquement enluminés, les habits liturgiques, ou toute forme de beauté décorative résultant des talents artistiques des moines, comme le rappelle ici l'auteur :

Otras muchas cosas de esta talla reformaron o diremos mejor, apretaron aquellos rigurosos censores, pensando quitar todos los escándalos de Judas, que vive siempre acusando a la Magdalena porque derrama el unguento en los pies de Cristo y le da aquel pequeño alivio y contra el mismo cuerpo de Jesucristo porque lo recibe y no paran hasta que se desquitan vendiéndole. Ni estas diligencias ni otras bastan, aunque importa que nosotros mismos nos juzguemos porque no nos juzgue Dios, que el mundo y el día humano siempre hará su oficio y los siervos del Señor no han de estimar en mucho sus juicios. (I, p. 455)

Dans sa tirade, Sigüenza défend la richesse comme valeur improductive et surtout artistique contre ceux qui veulent seulement en faire une valeur marchande. Marie-Madeleine l'emporte ici sur Judas

40. S'il attaque durement Érasme dans sa *Vida de San Jerónimo* (1595), fray José de Sigüenza semble pourtant partager avec lui le rejet des marques extérieures de la piété – en l'occurrence ici la manifestation d'un ascétisme forcené par imitation des pères fondateurs – mais comme l'a bien montré Marcel Bataillon, ces affinités sont probablement plus fortuites que n'a voulu le croire la critique : M. Bataillon, *Érasme et l'Espagne...*, p. 787-792). Comme le rappelle avec raison une autre étude, les affirmations supposément hardies que l'on retrouve sous la plume de fray José sont en fait communes à bien des contemporains de l'auteur et il n'est donc guère nécessaire de passer par Érasme pour développer une attitude critique que l'on retrouve d'ailleurs chez les premiers pères de l'Église : José María Ozaeta, « Erasmo de Rotterdam y fray José de Sigüenza », *La Ciudad de Dios*, 206, 1993, p. 5-45, p. 44-45.

comme l'Esprit sur la lettre, prouvant que la vraie pauvreté n'est pas que dénuement et que la richesse peut être également une offrande agréable à Dieu. En cela l'exemple laissé par Jérôme demeure d'actualité, même dans le cadre somptueux de l'Escorial. Peut-être est-ce même la raison profonde de l'attachement des souverains espagnols à l'ordre : l'évocation d'un nom qui, à lui seul, avait le pouvoir d'inviter à la plus grande radicalité au milieu des trésors du palais-monastère⁴¹.

En définitive, et pour résumer les propos de l'auteur de la *Historia de la Orden de San Jerónimo*, l'abondance de biens est aussi constitutive de l'ordre de Saint-Jérôme que l'idéal de pauvreté qui l'a façonné. S'il est indéniable qu'une partie du discours de Sigüenza reste orienté par la visée apologétique de l'ouvrage, l'exigence de son travail d'historien, impliquant rigueur et objectivité, mais aussi la volonté d'enseigner ses frères en religion, semblent toutefois l'emporter⁴². L'histoire de l'ordre, de la pauvreté des premières fondations à sa rapide expansion, est l'occasion de rappeler son identité et son idéal que son succès n'aurait pas dû démentir. En conséquence, José de Sigüenza aborde le plus souvent la question patrimoniale avec objectivité, bon sens et réalisme, tâchant de faire la part des calomnies et jalousies dont son ordre est la cible. À travers sa description des richesses patrimoniales de l'ordre pointe l'idée que tout donné aux choses du ciel qu'il puisse être, le moine n'en appartient pas moins au monde temporel. Fray José cherche ainsi à montrer comment son ordre a voulu réaliser son charisme en bénéficiant des faveurs du monde séculier, aspect qui le singularise aux yeux des autres ordres réguliers. Le hiéronymite fait également état d'une autre vérité, à savoir que même après avoir

⁴¹ Cette même raison José de Sigüenza entend répondre à ceux qui estiment que les coûts de construction ont par trop pesé sur les finances royales et contribué à l'appauvrissement de l'Espagne. Au détail très précis des dépenses effectuées (Lib IV. Disc. XXI. *El dinero que se ha gastado en esta fábrica*), le chroniqueur ajoute une série d'arguments pour en justifier le bien-fondé : les sommes dépensées sont peu importantes par rapport au budget global de la Couronne, les coûts engendrés ont aussi permis de faire vivre tout un monde d'ouvriers et d'artisans, enfin, et surtout, la fécondité spirituelle du Palais-monastère n'a pas de prix (II, p. 695-702).

⁴² Francisco Javier Campos évoque à juste titre la « conscience institutionnelle » de José de Sigüenza, perceptible dans tous les aspects de sa vie et de son œuvre, et qui transparaît ici dans ce souci de transmission. Voir F. J. Campos y Fernández de Sevilla, « Los reyes de España y la orden de San Jerónimo », p. 116.

renoncé au monde, le clerc continue de s'y rattacher de mille manières, par toutes sortes de liens familiaux, sociaux, honorifiques. C'est aussi ce que montre avec pertinence et précision l'édition du cartulaire du monastère de Valparaíso. L'ouvrage où se trouve consignée toute la vie économique et les biens du monastère prouve bien que, pour avoir charge d'âme, celui-ci n'en était pas moins aussi une institution ecclésiastique, sociale et politique, selon la définition donnée par Soledad Gómez Navarro⁴³.

Conscient de ce rôle institutionnel fray José ne peut donc se contenter de pleurer l'observance perdue ou les temps lointains de l'érémitisme oriental, tel que Jérôme l'avait connu. Les Hiéronymites n'étant pas des mendiants, ils doivent par conséquent faire fructifier leurs biens pour assurer leur subsistance. Sigüenza ne veut pas non plus de radicalité d'un fray Lope de Olmedo qui, au nom de l'idéal hiéronymien, entreprend de créer une branche réformée plus observante. Mais il est peut-être une autre raison pour laquelle le chroniqueur ne condamne pas plus durement l'attachement de l'ordre à ses propres richesses : avec l'esprit de finesse qui est le sien, il sait en effet que la richesse n'est pas forcément vice et qu'elle est aussi synonyme et créatrice de beauté. Admirant Marie-Madeleine qui déverse un parfum précieux sur les pieds de Jésus, fray José fustige ainsi Judas qui tient les cordons de la bourse. Le dernier passage cité ci-dessous donne en partie la clé de la pensée de l'auteur :

Aquella poca plata que han dado las personas devotas para el servicio del altar, viendo cuán santamente se emplea en esta religión y cómo se conserva, la ha hecho tener nombre de rica. Paréceles a muchos cosa sobrada las cruces, cálices, patenas, incensarios, candeleros dedicados al culto divino y no otras mucho más costosas en los aparadores y mesas de la vanidad del mundo, porque siempre llora Judas y da por perdido lo que se gasta en la persona de Jesucristo. (I, p. 288-289)

43 S. Gómez Navarro, *Mirando al cielo* ..., p. 155. Dans un autre ordre d'idée, Ángela Atienza montre bien comment le développement des fondations conventuelles dans l'Espagne moderne s'est fait grâce aux différentes composantes de la société (monarchie, noblesse, élites locales et municipales et clergé séculier) : A. Atienza, *Tiempos de conventos*... ; voir aussi E. Martínez Ruiz (dir) : *El peso de la Iglesia*..., chap. VIII : Los regulares y « la vida en el siglo ».

En effet, c'est aussi en amateur d'art que raisonne José de Sigüenza, lui qui sut décrire avec une plume inimitable les trésors architecturaux des monastères de son ordre, les étapes de la construction de l'Escorial et ses trésors incomparables. La richesse de l'ordre de Saint-Jérôme n'a pas seulement à voir avec les marchands du temple : elle est en cela une valeur, au sens qualitatif du terme, et mérite à ce titre d'être appréciée et reconnue dans sa dimension artistique et spirituelle.

